



## Bibliothèque de terres, mille terres mille vies

*Brigitte Brossais*

Kôichi Kurita est un artiste japonais imprégné d'une spiritualité où se mêlent animisme, shintô et bouddhisme. Il rassemble les nuances de la culture japonaise dans le terme de « fûdo », signifiant littéralement le vent et le sol et il grandit « dans un respect mêlé de crainte à l'égard de la Nature »<sup>1</sup>.

Cependant il confie que l'art s'est révélé être très tôt pour lui un repère fondamental, un point de capiton, pourrions-nous dire. En effet à l'âge de huit ans, Kôichi Kurita visite l'Exposition Universelle d'Osaka avec ses parents. Il y découvre « un monde merveilleux »<sup>2</sup>. Mais après la fermeture de l'Exposition il voit à la télévision le spectacle de destruction des pavillons et là « j'ai été brutalement arraché à mon rêve ». Il demande à ses parents les raisons de la démolition des pavillons « qui me plaisaient tellement que j'en avais mémorisé chaque nom »<sup>3</sup>. Ce à quoi ils répondent : « Parce que ça coûte moins cher que de les conserver ». Depuis ce moment « j'ai commencé à me méfier de tout au point de me dire, chaque fois que je regardais quelque chose : ça doit être encore un truc pour tromper les enfants »<sup>4</sup>. Pour lui, les seules choses authentiques sont les fragments de poterie Jômon qu'il ramasse directement dans les champs du voisinage et il se fait la promesse suivante : « quand je serai grand, je ne tromperai jamais les enfants »<sup>5</sup>.

À l'âge de vingt-quatre ans, après une série d'échecs, Kôichi Kurita quitte le Japon pour la première fois et se rend en Inde avec la femme qui partage sa vie aujourd'hui. Arrivant de nuit à l'aéroport de Delhi, il vit une expérience énigmatique : « De l'autre côté de la porte vitrée du hall d'arrivée, j'ai vu une foule d'indiens qui semblaient m'attendre. On aurait dit un mur de visages aux regards si perçants qu'ils semblaient voir jusqu'au fond de mon cœur, j'ai attendu le lever du soleil et j'ai dû rassembler toute mon énergie pour me décider à mettre enfin le pied dehors »<sup>6</sup>. Kôichi Kurita semble au bord de l'abîme : « mon corps devenait pareil à de la viande séchée. Il me semblait que les cailloux ou bouses de vaches qui roulaient sous mes pas avaient autant de présence que mon propre corps, au point de me dire très sérieusement que j'étais peut-être moi aussi, l'un de ces petits cailloux »<sup>7</sup>.

De ce moment crépusculaire émerge un nécessaire traitement de la jouissance par la collecte d'éléments du sol. Kôichi Kurita commence à ramasser les gravillons qui s'incrustent dans les semelles de ses chaussures : « Je les trouvais attachants, eux qui étaient superposés à mes pas [...] Je n'ai cessé de les collecter »<sup>8</sup>. Partout où il circule Kôichi Kurita va réitérer ce même geste, il prélève une poignée de terre et la répertorie avec méthode, indiquant toujours le lieu et

---

<sup>1</sup> Kurita K., *Koichi Kurita*, Tiberghien/Clem-Lienart Éditions/ Monographies, p. 126.

<sup>2-3-4-5</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 130.

le jour. Le travail d'exposition vient en second : « Au moment où le désir m'a pris d'exposer, j'ai choisi mon sujet et opté pour la méthode que je pratique depuis. Devant toute la gamme des couleurs des terres que j'avais collectées je me suis dit : Mais oui, c'est ça ! ». « J'ai éprouvé la sensation de douceur provoquée par un rayon de lumière qui se propage... dans le lointain »<sup>9</sup>.

Kôichi Kurita présente dans ses expositions un nuancier de couleurs de terres inégalé à ce jour. Usant de la transparence des contenants, de la légèreté de la terre posée à même le washi dans des installations toujours renouvelées selon les lieux, en écho à son être : « Alléger mon corps jusqu'à la transparence... Ne faire qu'un avec la Nature »<sup>10</sup>. Il précise « Une simple poignée de terre pourrait contenir toutes les vies, toutes les substances, tous les éléments [...] des fragments de nous-même s'y trouvent »<sup>11</sup>.

Tout en prélevant dans ce grand tout qu'est la Nature où il pourrait se dissoudre, son art capte les regards dans un agencement esthétique, très ordonné et répertorié, de multiples points de couleur différente et il nous offre son regard sur le monde : « Je montre sans fard, de façon très simple mon propre émerveillement. J'expose mon opinion par l'intermédiaire de l'art ». Et il précise : "Dans le processus de création, l'originalité joue un rôle essentiel. Quelque chose que personne n'a encore fait, quelque chose que personne ne peut copier"<sup>12</sup>. En cela dans notre champ, nous pourrions dire qu'il a su faire du plus singulier son *escabeau*.



Photographie: Catherine Brossais, photographe-vidéaste à l'ARPE

<sup>7-8</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 136.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 135.

Kôichi Kurita poursuit le projet un peu fou de *Bibliothèque de terres* qu'il a presque mené à terme au Japon. Il vient en France pour la première fois en 2004, invité à l'Exposition *Petites natures* présentée à la Maison de la Culture du Japon à Paris. Il se rend à Auvers-sur-Oise pour cueillir sa première poignée de terre dans le cimetière où repose Vincent Van Gogh.

De Mai à Juillet 2013, en Résidence à Chamarande, il entreprend la *Bibliothèque de terres d'Île-de-France*.

L'œuvre se compose de cent flacons et est exposée à l'Orangerie au printemps 2014.

De Mars à Octobre 2014, invité en résidence à l'Abbaye de Maubuisson dans le Val d'Oise, il crée *Mille terres mille vies*, [www.narthex.fr/exposition-de-Koichi-Kurita-mille-terres-mille-vies](http://www.narthex.fr/exposition-de-Koichi-Kurita-mille-terres-mille-vies).